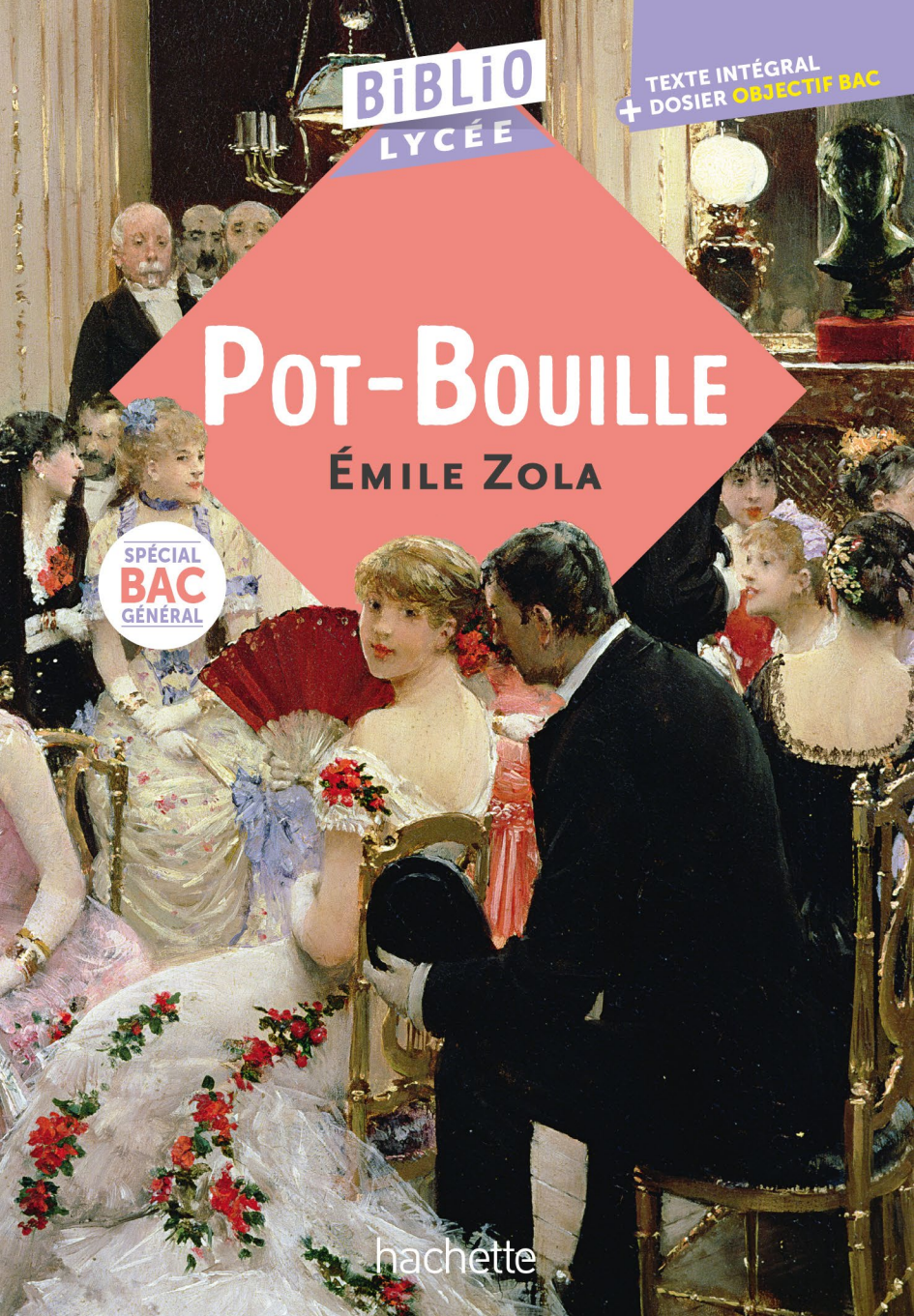




BIBLIO
LYCÉE

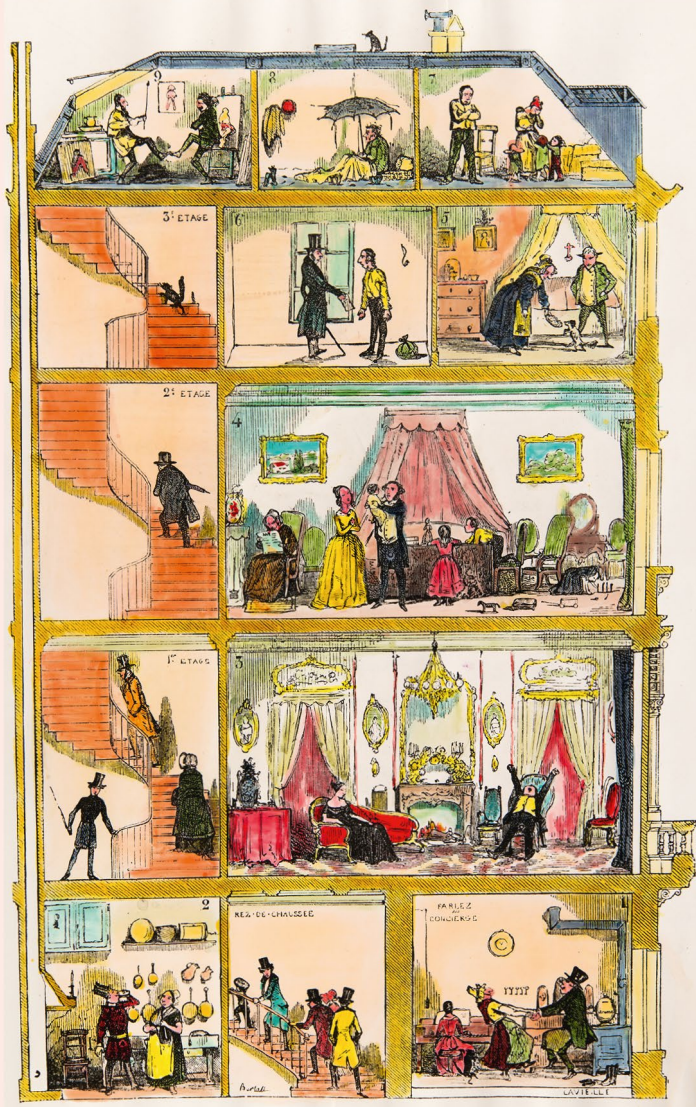
+ TEXTE INTÉGRAL
DOSIER **OBJECTIF BAC**

POT-BOUILLE

ÉMILE ZOLA

SPÉCIAL
BAC
GÉNÉRAL

hachette



1.
Bertall, *Coupe d'une maison parisienne* (1845).
Collection privée, photo Josse.



2. Jean Béraud, *Un dimanche à l'église Saint-Philippe-du-Roule* (1877).

Huile sur toile.
Metropolitan Museum
of Art de New York.

Commentaire du
document p. 480

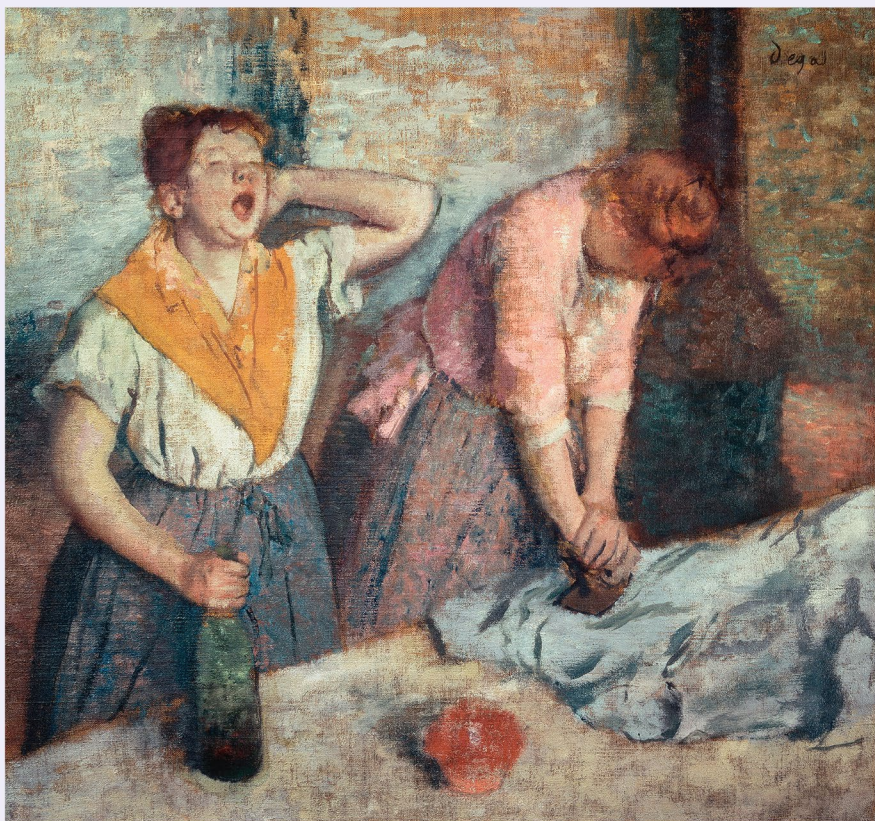


3.

Édouard Manet, *Nana* (1877).

Huile sur toile. Kunsthalle de Hambourg.

Commentaire du document p. 481



4.

Edgar Degas, *Les Repasseuses* (1884).

Huile sur toile. Musée d'Orsay, Paris.

Commentaire du document p. 481



5.

Henri de Toulouse-Lautrec, *Monsieur Boileau au café* (1893).

Gouache sur papier. Musée d'art de Cleveland.



6.

Photographie
extraite du film
Pot-Bouille de
Julien Duvivier
(1957).

De gauche à droite :
Olivier Hussenot
(M. Josseland), Danielle
Dumont (Hortense
Josseland), Jane Marken
(Mme Josseland),
Dany Carrel (Berthe
Josseland) et Henri
Vilbert (Bachelard).

Commentaire du
document p. 482



POT-BOUILLE

ÉMILE ZOLA

..... TEXTE INTÉGRAL

Notes, questionnaires et dossiers
par **Laurence Teper**,
agrégée de Lettres modernes, professeure en lycée.

hachette



Sommaire

■ Avant de lire l'œuvre

L'essentiel sur l'auteur	4
L'œuvre en un coup d'œil	6
Situer l'œuvre	8

■ *Pot-Bouille* (texte intégral)

Annexe : l'immeuble de la rue de Choiseul	10
<i>Pot-Bouille</i>	11
☒ Explication linéaire 1	443
☒ Explication linéaire 2	447
☒ Explication linéaire 3	451
☒ Explication linéaire 4	455

■ L'essentiel sur l'œuvre

Structure et résumé de l'œuvre	460
Biographie de l'auteur	463
Contexte historique et culturel	466
Genèse et réception de l'œuvre	470
Genre de l'œuvre	472
Personnages de l'œuvre	476
L'œuvre et son contexte en images	480

ISBN : 978-2-01-735229-7

© Hachette Livre, 2026, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

www.parascolaire.hachette-education.com

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

► Étudier le parcours

Dévoiler les rouages de la société

I – La représentation romanesque de la vie sociale : le règne des apparences	484
II – Les rouages sociaux : les passions à l'œuvre derrière les apparences	485
III – Les outils romanesques du dévoilement	487

10 citations de l'œuvre pour illustrer le parcours	489
--	-----

Groupement de textes

❶ Mme de Lafayette, <i>La Princesse de Clèves</i>	491
❷ Jean-Jacques Rousseau, <i>Julie ou la Nouvelle Héloïse</i>	492
❸ Honoré de Balzac, <i>La Fille aux yeux d'or</i>	493
❹ Georges Perec, <i>La vie mode d'emploi</i>	495
❺ Muriel Barbery, <i>L'Éléance du hérisson</i>	496

► Objectif Bac

L'épreuve écrite

Commentaire de texte

› Méthode	500
› Sujet de commentaire 1 corrigé	501
› Sujet de commentaire 2 corrigé	503

Dissertation

› Méthode	506
› Sujet de dissertation 1 corrigé	507
› Sujet de dissertation 2 corrigé	510

L'épreuve orale

› Méthode de l'épreuve	514
› Sujet corrigé	515



Émile Zola (1840-1902)

- ▶ Émile Zola, qui a consacré sa vie à l'écriture, incarne à lui seul un courant littéraire ambitieux : le naturalisme.
- ▶ Il a créé une véritable saga romanesque, *Les Rougon-Macquart*, qui raconte la vie d'une famille sur plusieurs générations, de 1851 à 1874.
- ▶ Homme d'amitié et d'engagement, il a défendu, par ses écrits, les peintres impressionnistes et le capitaine Dreyfus.

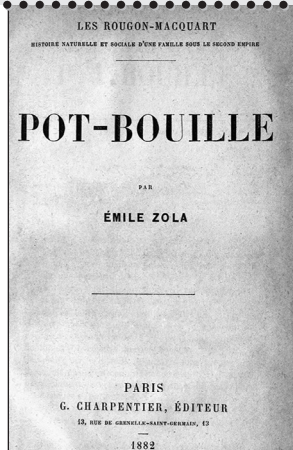
Nadar, *Portrait d'Émile Zola dans son bureau* (studio, 1886-1893).

ŒUVRES CLÉS

- *L'Assommoir* (1877) : avec ce 7^e roman, le cycle des *Rougon-Macquart* connaît le succès.
- *Le Roman expérimental* (1880), essai dans lequel Émile Zola théorise le naturalisme.
- *Germinal* (1885), roman le plus célèbre de Zola, qui raconte la révolte de mineurs du Nord de la France contre leurs conditions de travail.
- «*J'accuse...!*» (13 janvier 1898), article publié dans *L'Aurore*, qui met en cause d'importantes personnalités publiques coupables d'avoir menti. Cette lettre ouverte donne à l'affaire Dreyfus une ampleur considérable.

Émile Zola en 10 dates

- 1840** Naît d'une mère française et d'un père d'origine italienne qui meurt prématurément en 1847.
- 1852** Au collège, à Aix-en-Provence, rencontre Paul Cézanne avec lequel il entretient une amitié longue et profonde.
- 1862** À Paris, après ses échecs au baccalauréat, entre chez l'éditeur Hachette, où il reste jusqu'en 1866 ; débuts dans le journalisme et l'écriture.
- 1864** Rencontre avec Alexandrine-Gabrielle Meley, qu'il épouse en 1870.
- 1867** Parution de *Thérèse Raquin* qui lance sa carrière d'écrivain naturaliste.
- 1871** Parution du 1^{er} volume des *Rougon-Macquart* : *La Fortune des Rougon*.
- 1882** Parution de *Pot-Bouille*, d'abord en feuilleton, puis en volume.
- 1888** Début de sa double vie conjugale avec Jeanne Rozerot, avec laquelle il a deux enfants : Denise en 1889 et Jacques en 1891.
- 1894** Affaire Dreyfus et exil à Londres (1898-1899) à la suite de son article « J'accuse... ! ». Réhabilitation de Dreyfus en 1906.
- 1902** Mort suspecte par asphyxie.



Pot-Bouille

Parution : en feuilleton dans *Le Gaulois* (du 23 janvier au 14 avril 1882), puis en livre le 15 avril 1882

Genre : roman

Tonalités dominantes : réaliste, satirique, polémique, pathétique (dénouement)

Mouvement littéraire : naturalisme

Fac-similé de la page de titre de l'édition originale du roman.

PRÉSENTATION

L'Assommoir (1877) et *Nana* (1880) ayant valu à Zola des accusations d'immoralité et d'obscénité, il répond à ces critiques en publiant *Pot-Bouille*, un roman qu'il n'avait pas prévu lors de l'élaboration du plan des *Rougon-Macquart* et dans lequel il dévoile, raille et dénonce les vices de la classe bourgeoise.

THÈMES TRAITÉS

► La critique de la fausse morale bourgeoise

Zola règle son compte à la bourgeoisie qui prône constamment la décence et la convenance et se conduit de manière absolument contraire à ses discours de morale. Il dévoile, derrière la belle façade des apparences, la recherche avide d'argent, l'adultère, l'hypocrisie, l'égoïsme et le manque total d'empathie pour la misère du peuple.

► Le conformisme et le règne des apparences

Zola montre comment l'argent est au cœur de toutes les relations bourgeoises et combien il est important de paraître riche. De même, alors que beaucoup de bourgeois de l'époque sont athées, ceux-ci tiennent un discours favorable à la religion afin de se donner une image de respectabilité. Les relations sociales reposent, ainsi, sur des mensonges généralisés.

► L'importance du corps

Une des innovations des romans de Zola est de faire du corps un acteur principal. Dans *Pot-Bouille*, le corps est omniprésent ; il apparaît sous tous ses aspects et reflète la misère, la domination des hommes sur les femmes et le poids de l'argent.

► La critique d'une certaine littérature et la recherche de la vérité

À travers les lectures de ses personnages féminins, Zola critique les œuvres romantiques, qui donnent une vision inexacte et idéalisée de la vie, et loue la littérature qui cherche à montrer et expliquer la réalité. Le romancier du 2^e étage, qui ne fréquente personne et que les bourgeois de la maison n'aiment pas, le représente.

POUR COMPRENDRE L'ŒUVRE

► L'arrivée d'un provincial à Paris

Débarqué du Sud de la France, Octave Mouret, 22 ans, loge chez les Campardon, rue de Choiseul. Passionné de commerce et ambitieux, il rêve de conquérir Paris. Son regard est donc celui d'un naïf qui découvre un monde nouveau pour lui.

► Un cadre spatio-temporel resserré : la métaphore de la maison

L'intrigue, qui se déroule de fin 1861 à fin 1863, se situe surtout dans l'immeuble. Celui-ci reproduit la hiérarchie sociale, avec les appartements bourgeois aux apparences flatteuses (mais trompeuses), autour de l'escalier central, et le dernier étage, qui est celui des domestiques et de la misère.

► L'éducation des jeunes filles bourgeoises et l'échec des mariages

Sous le Second Empire, l'éducation des filles reste limitée et influencée par l'Église. Zola montre que leur impréparation à la vie réelle conduit inévitablement les mariages à l'échec. Et il dénonce la place centrale de l'argent dans ces unions.

LES CRITIQUES

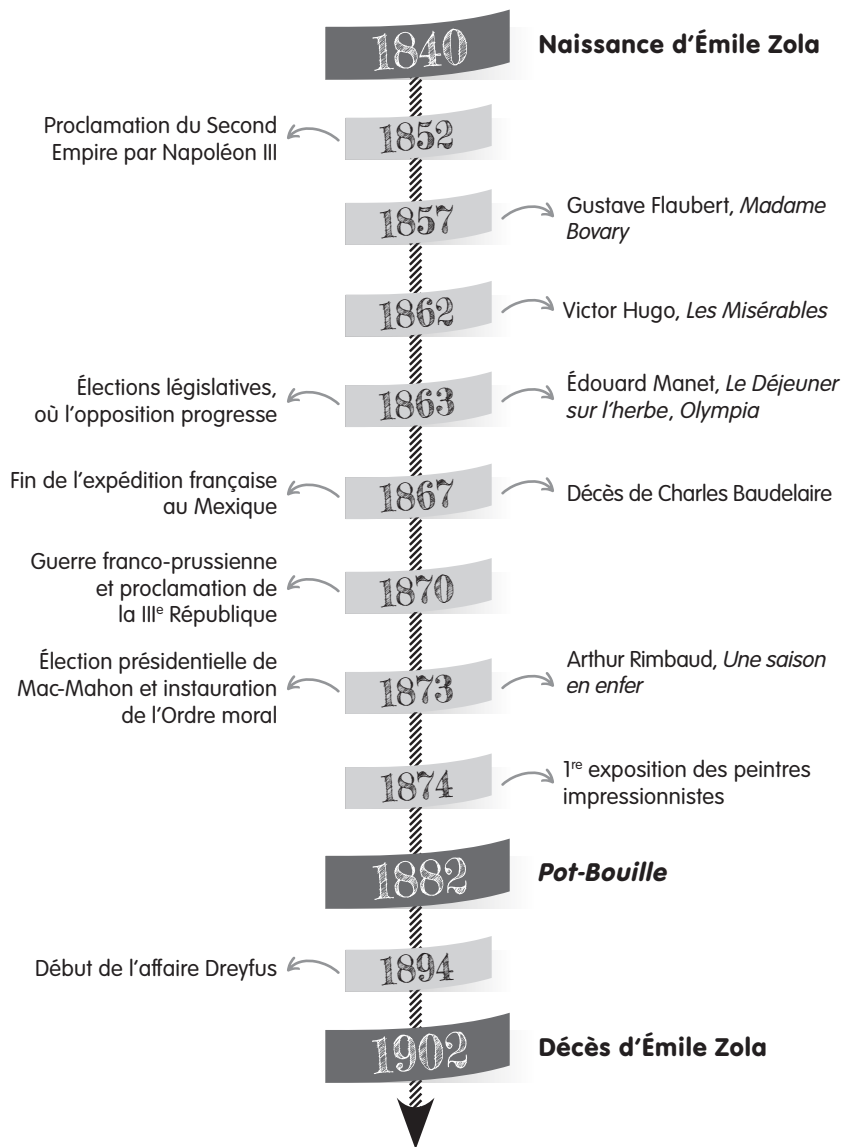
« Je viens de relire *Pot-Bouille* avec admiration. [...] C'est l'outrance même de *Pot-Bouille* qui me plaît, et la persévérance dans l'immonde. »

André Gide, *Journal*, 17 juillet 1932.

« C'est la pornographie la plus éhontée, servant d'amorce pour faire avaler au lecteur la plus ennuyeuse et la plus sotte histoire. »

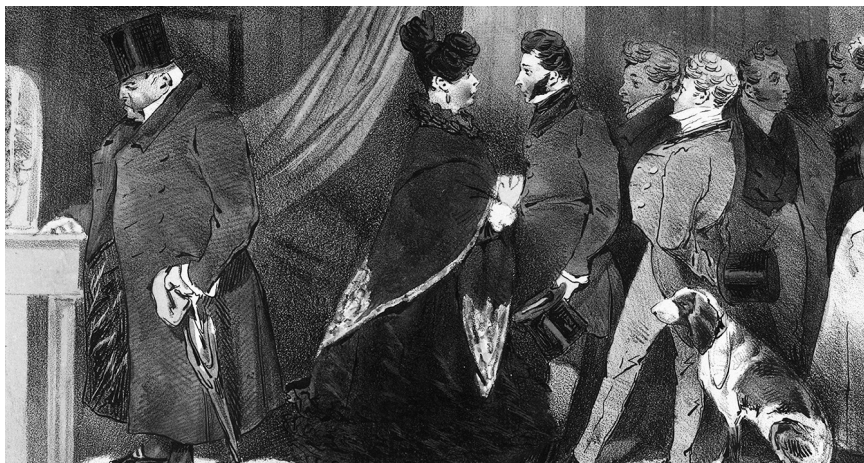
Charles Laurent, *Paris*, 10 février 1882.

SITUER L'ŒUVRE



ÉMILE ZOLA

Pot-Bouille



Henry Monnier, *Indiscrétion* (détail, 1827).

Annexe : l'immeuble de la rue de Choiseul

Étage des domestiques (sous les toits et qu'on atteint par un escalier de service)	Adèle (bonne des Josserand), Lisa (bonne des Campardon), Victoire (cuisinière des Campardon), Françoise (bonne de Théophile et Valérie Vabre), Clémence (bonne des Duveyrier), Julie (cuisinière des Duveyrier), Hippolyte (maître d'hôtel des Duveyrier), Louise (bonne de Mme Juzeur), Rachel (bonne d'Auguste et de Berthe), le cocher et le couple de domestiques des gens du 2 ^e étage. Un menuisier, remplacé par la piqueuse de bottines.	
Escalier de service	Grands appartements donnant sur la rue (1 par palier)	Appartements donnant sur la cour (2 par palier à partir du 3 ^e étage)
4 ^e étage	M. Josserand, sa femme Éléonore, leurs filles Hortense et Berthe, et leur fils Saturnin.	Chambre d'Octave Muret.
		M. Pichon, sa femme Marie et leur fille Lilitte (puis un bébé).
3 ^e étage	M. Campardon, sa femme Rose et leur fille Angèle, puis la cousine Gasparine.	Mme Juzeur.
		« Un Monsieur très distingué ».
2 ^e étage	« Des gens qu'on ne voit jamais » : un écrivain, sa femme et leurs deux enfants.	Après leur mariage, Auguste Vabre et Berthe (Josserand), puis Saturnin.
1 ^{er} étage (le plus noble)	M. Duveyrier, sa femme Clotilde (Vabre) et leur fils Gustave + le propriétaire de l'immeuble (le vieux M. Vabre).	Théophile Vabre, sa femme Valérie et leur fils Camille, que Valérie s'est fait faire par un boucher.
Entresol	Auguste Vabre	
Rez-de-chaussée	Magasin de soierie tenu par Auguste Vabre, puis par lui et Berthe après leur mariage.	Loge des concierges, M. et Mme Gourd.

Pot-Bouille¹



I

- 1 Rue Neuve-Saint-Augustin², un embarras³ de voitures arrêta le fiacre⁴ chargé de trois malles, qui amenait Octave de la gare de Lyon⁵. Le jeune homme baissa la glace d'une portière, malgré le froid déjà vif de cette sombre après-midi⁶ de novembre. Il restait surpris
5 de la brusque tombée du jour, dans ce quartier aux rues étranglées⁷, toutes grouillantes de foule. Les jurons des cochers tapant sur les chevaux qui s'ébrouaient, les coudoiements⁸ sans fin des trottoirs, la file pressée⁹ des boutiques débordantes de commis et de clients, l'étourdissaient; car, s'il avait rêvé Paris plus propre, il ne l'espérait
10 pas d'un commerce aussi âpre, il le sentait publiquement ouvert aux appétits des gaillards¹⁰ solides.

Le cocher s'était penché.

– C'est bien passage Choiseul ?

Notes

1. **Pot-Bouille** : repas ordinaire, tambouille, popote.

2. Rue de l'actuel 2^e arrondissement de Paris.

3. **embarras** : embouteillage.

4. **fiacre** : voiture à cheval.

5. Grande gare parisienne.

6. Nom masculin ou féminin, qui s'accorde ou non au pluriel.

7. **étranglées** : étroites.

8. **coudoiements** : contacts par le coude.

9. **pressée** : serrée.

10. **gaillards** : personnes pleines de force et d'entrain.

– Mais non, rue de Choiseul¹... Une maison neuve, je crois.

15 Et le fiacre n'eut qu'à tourner, la maison se trouvait la seconde, une grande maison de quatre étages, dont la pierre gardait une pâleur à peine roussie, au milieu du plâtre rouillé des vieilles façades voisines. Octave, qui était descendu sur le trottoir, la mesurait, l'étudiait d'un regard machinal, depuis le magasin de soierie du rez-de-chaussée et
20 de l'entresol², jusqu'aux fenêtres en retrait du quatrième, ouvrant sur une étroite terrasse. Au premier, des têtes de femme³ soutenaient un balcon à rampe de fonte très ouvragée. Les fenêtres avaient des encadrements compliqués, taillés à la grosse⁴ sur des poncifs⁵; et, en bas, au-dessus de la porte cochère, plus chargée encore d'orne-
25 ments, deux amours⁶ déroulaient un cartouche⁷, où était le numéro, qu'un bec de gaz⁸ intérieur éclairait la nuit.

Un gros monsieur blond, qui sortait du vestibule, s'arrêta net, en apercevant Octave.

– Comment ! vous voilà ! cria-t-il. Mais je ne comptais sur vous que
30 demain !

– Ma foi, répondit le jeune homme, j'ai quitté Plassans⁹ un jour plus tôt... Est-ce que la chambre n'est pas prête ?

– Oh ! si... J'avais loué depuis quinze jours, et j'ai meublé ça tout de suite, comme vous me le demandiez. Attendez, je veux vous installer.

35 Il rentra, malgré les instances d'Octave. Le cocher avait descendu les trois malles. Debout dans la loge du concierge, un homme digne, à longue face rasée de diplomate, parcourait gravement

Notes

1. Passage et rue situés dans l'actuel 2^e arrondissement de Paris, proche des Grands Boulevards.

2. **entresol** : étage intermédiaire entre le rez-de-chaussée et le 1^{er} étage.

3. **têtes de femme** : œuvres sculptées soutenant un édifice.

4. **à la grosse** : grossièrement.

5. **poncifs** : feuilles de papier servant à décalquer un dessin.

6. **amours** : sculptures symbolisant l'amour.

7. **cartouche** : emplacement sculpté destiné à recevoir une inscription.

8. **bec de gaz** : réverbère, éclairage public de rue.

9. **Plassans** : ville imaginaire de Provence où Zola situe l'origine de la famille des Rougon-Macquart.

*Le Moniteur*¹. Il daigna pourtant s'inquiéter de ces malles qu'on déposait sous sa porte ; et, s'avançant, il demanda à son locataire, 40 l'architecte du troisième, comme il le nommait :

– Monsieur Campardon, est-ce la personne ?

– Oui, monsieur Gourd, c'est monsieur Octave Mouret, pour qui j'ai loué la chambre du quatrième. Il couchera là-haut et il prendra ses repas chez nous... Monsieur Mouret est un ami des parents de ma 45 femme, que je vous recommande.

Octave regardait l'entrée, aux panneaux de faux marbre, et dont la voûte était décorée de rosaces². La cour, au fond, pavée et cimentée, avait un grand air de propreté froide ; seul, un cocher, à la porte des écuries, frottait un mors³ avec une peau. Jamais le soleil ne 50 devait descendre là.

Cependant, M. Gourd examinait les malles. Il les poussa du pied, devint respectueux devant leur poids, et parla d'aller chercher un commissionnaire, pour les faire monter par l'escalier de service.

– Madame Gourd, je sors, cria-t-il en se penchant dans la loge.

55 Cette loge était un petit salon, aux glaces claires, garni d'une moquette à fleurs rouges et meublé de palissandre⁴ ; et, par une porte entr'ouverte, on apercevait un coin de la chambre à coucher, un lit drapé de reps⁵ grenat⁶. Madame Gourd, très grasse, coiffée de rubans jaunes, était allongée dans un fauteuil, les mains jointes, à ne 60 rien faire.

– Eh bien ! montons, dit l'architecte.

Et, comme il poussait la porte d'acajou⁷ du vestibule, il ajouta, en voyant l'impression causée au jeune homme par la calotte⁸ de velours noir et les pantoufles bleu ciel de M. Gourd :

65 – Vous savez, c'est l'ancien valet de chambre du duc de Vaugelade.

Notes

1. *Le Moniteur universel*, ancêtre du *Journal officiel de la République française*, chargé de retranscrire les débats.

2. **rosaces** : ornements décoratifs.

3. **mors** : pièce servant à diriger un cheval.

4. **palissandre** : bois exotique.

5. **reps** : tissu d'ameublement.

6. **grenat** : rouge.

7. **acajou** : bois exotique d'une couleur brun rougeâtre.

8. **calotte** : petit bonnet rond.

– Ah ! dit simplement Octave.

– Parfaitement, et il a épousé la veuve d'un petit huissier¹ de Mort-la-Ville². Ils possèdent même une maison là-bas. Mais ils attendent d'avoir trois mille francs de rente³ pour s'y retirer... Oh ! des
70 concierges convenables !

Le vestibule et l'escalier étaient d'un luxe violent. En bas, une figure de femme, une sorte de Napolitaine⁴ toute dorée, portait sur la tête une amphore⁵, d'où sortaient trois becs de gaz, garnis de globes dépolis⁶. Les panneaux de faux marbre, blancs à bordures
75 roses, montaient régulièrement dans la cage ronde ; tandis que la rampe de fonte, à bois d'acajou, imitait le vieil argent, avec des épanouissements de feuilles d'or. Un tapis rouge, retenu par des tringles de cuivre, couvrait les marches. Mais ce qui frappa surtout Octave, ce fut, en entrant, une chaleur de serre, une haleine tiède qu'une
80 bouche lui soufflait au visage.

– Tiens ! dit-il, l'escalier est chauffé ?

– Sans doute, répondit Campardon. Maintenant, tous les propriétaires qui se respectent font cette dépense... La maison est très bien, très bien...

85 Il tournait la tête, comme s'il en eût sondé les murs, de son œil d'architecte.

– Mon cher, vous allez voir, elle est tout à fait bien... Et habitée rien que par des gens comme il faut !

Alors, montant avec lenteur, il nomma les locataires. À chaque
90 étage, il y avait deux appartements, l'un sur la rue, l'autre sur la cour, et dont les portes d'acajou verni se faisaient face. D'abord, il dit un mot de M. Auguste Vabre : c'était le fils aîné du propriétaire ; il avait pris, au printemps, le magasin de soierie du rez-de-chaussée, et occupait également tout l'entresol. Ensuite, au premier, se trouvaient, sur

Notes

1. **huissier** : officier chargé de faire exécuter les décisions de justice.

2. **Mort-la-Ville** : ville fictive au nom prémonitoire et symbolique.

3. **rente** : revenu périodique.

4. **Napolitaine** : statue portant un éclairage.

5. **amphore** : vase antique.

6. **dépolis** : translucides.

95 la cour, l'autre fils du propriétaire, M. Théophile Vabre, avec sa dame, et sur la rue, le propriétaire lui-même, un ancien notaire de Versailles, qui logeait du reste chez son gendre, M. Duveyrier, conseiller à la cour d'appel.

– Un gaillard qui n'a pas quarante-cinq ans, dit en s'arrêtant

100 Campardon, hein ? c'est joli !

Il monta deux marches, et se tournant brusquement, il ajouta :

– Eau et gaz à tous les étages¹.

Sous la haute fenêtre de chaque palier, dont les vitres, bordées d'une grecque², éclairaient l'escalier d'un jour blanc, se trouvait une
105 étroite banquette de velours. L'architecte fit remarquer que les personnes âgées pouvaient s'asseoir. Puis, comme il dépassait le second étage, sans nommer les locataires :

– Et là ? demanda Octave, en désignant la porte du grand appartement.

110 – Oh ! là, dit-il, des gens qu'on ne voit pas, que personne ne connaît... La maison s'en passerait volontiers. Enfin, on trouve des taches partout...

Il eut un petit souffle de mépris.

– Le monsieur fait des livres, je crois.

115 Mais, au troisième, son rire de satisfaction reparut. L'appartement sur la cour était divisé en deux : il y avait là madame Juzeur, une petite femme bien malheureuse, et un monsieur très distingué, qui avait loué une chambre, où il venait une fois par semaine, pour des affaires. Tout en donnant ces explications, Campardon ouvrait la
120 porte de l'autre appartement.

– Ici, nous sommes chez moi, reprit-il. Attendez, il faut que je prenne votre clef... Nous allons monter d'abord à votre chambre, et vous verrez ma femme ensuite.

Pendant les deux minutes qu'il resta seul, Octave se sentit pénétrer
125 par le silence grave de l'escalier. Il se pencha sur la rampe, dans l'air tiède qui venait du vestibule ; il leva la tête, écoutant si aucun bruit

ne tombait d'en haut. C'était une paix morte de salon bourgeois, soigneusement clos, où n'entrait pas un souffle du dehors. Derrière les belles portes d'acajou luisant, il y avait comme des abîmes d'honnêteté.

130 – Vous aurez d'excellents voisins, dit Campardon, qui avait reparu avec la clef : sur la rue, les Josserand, toute une famille, le père caissier à la cristallerie Saint-Joseph, deux filles à marier ; et, près de vous, un petit ménage d'employés, les Pichon, des gens qui ne roulent pas
135 sur l'or, mais d'une éducation parfaite... Il faut que tout se loue, n'est-ce pas ? même dans une maison comme celle-ci.

À partir du troisième, le tapis rouge cessait et était remplacé par une simple toile grise. Octave en éprouva une légère contrariété d'amour-propre. L'escalier, peu à peu, l'avait empli de respect ; il était
140 tout ému d'habiter une maison si bien, selon l'expression de l'architecte. Comme il s'engageait, derrière celui-ci, dans le couloir qui conduisait à sa chambre, il aperçut, par une porte entr'ouverte, une jeune femme debout devant un berceau. Elle leva la tête, au bruit. Elle était blonde, avec des yeux clairs et vides ; et il n'emporta que ce
145 regard, très distinct, car la jeune femme, tout d'un coup rougissante, poussa la porte, de l'air honteux d'une personne surprise.

Campardon s'était tourné, pour répéter :

– Eau et gaz à tous les étages, mon cher.

Puis, il montra une porte qui communiquait avec l'escalier de service. En haut, étaient les chambres de domestique. Et, s'arrêtant au
150 fond du couloir :

– Enfin, nous voici chez vous.

La chambre, carrée, assez grande, tapissée d'un papier gris à fleurs bleues, était meublée très simplement. Près de l'alcôve¹, se trouvait
155 ménagé un cabinet de toilette, juste la place de se laver les mains. Octave alla droit à la fenêtre, d'où tombait une clarté verdâtre. La cour s'enfonçait, triste et propre, avec son pavé régulier, sa fontaine dont le robinet de cuivre luisait. Et toujours pas un être, pas un bruit ;

- rien que les fenêtres uniformes, sans une cage d'oiseau, sans un pot
 160 de fleurs, étalant la monotonie de leurs rideaux blancs. Pour cacher
 le grand mur nu de la maison de gauche, qui fermait le carré de la
 cour, on y avait répété les fenêtres, de fausses fenêtres peintes, aux
 persiennes¹ éternellement closes, derrière lesquelles semblait se
 continuer la vie murée des appartements voisins.
- 165 – Mais je serai parfaitement ! cria Octave enchanté.
 – N'est-ce pas ? dit Campardon. Mon Dieu ! j'ai fait comme pour
 moi ; et, d'ailleurs, j'ai suivi les instructions contenues dans vos
 lettres... Alors, le mobilier vous plaît ? C'est tout ce qu'il faut pour un
 jeune homme. Plus tard, vous verrez.
- 170 Et, comme Octave lui serrait les mains, en le remerciant, en s'excusant
 de lui avoir donné tout ce tracass, il reprit d'un air sérieux :
 – Seulement, mon brave, pas de tapage ici, surtout pas de
 femme !... Parole d'honneur ! si vous ameniez une femme, ça ferait
 une révolution.
- 175 – Soyez tranquille ! murmura le jeune homme, un peu inquiet.
 – Non, laissez-moi vous dire, c'est moi qui serais compromis...
 Vous avez vu la maison. Tous bourgeois, et d'une moralité ! même,
 entre nous, ils raffinent² trop. Jamais un mot, jamais plus de bruit
 que vous ne venez d'en entendre... Ah bien ! monsieur Gourde irait
 180 chercher monsieur Vabre, nous serions propres³ tous les deux ! Mon
 cher, je vous le demande pour ma tranquillité : respectez la maison.
- Octave, que tant d'honnêteté gagnait, jura de la respecter. Alors,
 Campardon, jetant autour de lui un regard de méfiance, et baissant
 la voix, comme si l'on eût pu l'entendre, ajouta, l'œil allumé :
- 185 – Dehors, ça ne regarde personne. Hein ? Paris est assez grand, on
 a de la place... Moi, au fond, je suis un artiste, je m'en fiche !
 Un commissionnaire montait les malles. Quand l'installation fut
 terminée, l'architecte assista paternellement à la toilette d'Octave.
 Puis, se levant :
- 190 – Maintenant, descendons voir ma femme.

195 Au troisième, la femme de chambre, une fille mince, noire¹ et coquette, dit que madame était occupée. Campardon, pour mettre à l'aise son jeune ami, et lancé d'ailleurs par ses premières explications, lui fit visiter l'appartement : d'abord, le grand salon blanc et or, très orné de moulures rapportées, entre un petit salon vert qu'il avait transformé en cabinet de travail, et la chambre à coucher, où ils ne purent entrer, mais dont il lui indiqua la forme étranglée et le papier mauve. Comme il l'introduisait ensuite dans la salle à manger, toute en faux bois, avec une complication extraordinaire de baguettes et de caissons², Octave séduit s'écria :

– C'est très riche !

Au plafond, deux grandes fentes coupaient les caissons, et, dans un coin, la peinture qui s'était écaillée, montrait le plâtre.

205 – Oui, ça fait de l'effet, dit lentement l'architecte, les yeux fixés sur le plafond. Vous comprenez, ces maisons-là, c'est bâti pour faire de l'effet... Seulement, il ne faudrait pas trop fouiller les murs. Ça n'a pas douze ans et ça part déjà... On met la façade en belle pierre, avec des machines sculptées ; on vernit l'escalier à trois couches ; on dore et on peinturlure les appartements ; et ça flatte le monde, ça inspire de la considération... Oh ! c'est encore solide, ça durera toujours autant que nous !

Il lui fit traverser de nouveau l'antichambre³, que des vitres dépolies éclairaient. À gauche, donnant sur la cour, il y avait une seconde chambre, où couchait sa fille Angèle ; et, toute blanche, elle était, 215 par cette après-midi de novembre, d'une tristesse de tombe. Puis, au fond du couloir, se trouvait la cuisine, dans laquelle il tint absolument à le conduire, disant qu'il fallait tout connaître.

– Entrez donc, répétait-il en poussant la porte.

Un terrible bruit s'en échappa. La fenêtre, malgré le froid, était 220 grande ouverte. Accoudées à la barre d'appui, la femme de chambre

Notes

1. **noiraude** : au teint brouillé.

2. **de baguettes et de caissons** : de moulures décoratives.

3. **antichambre** : entrée d'une maison servant de pièce d'attente.